«Que sera le socialisme après la guerre? Ou plutôt . . . que sera la société nouvelle dont l'enfantement se prépare? . . . . Dans la société nouvelle, le socialisme aura cessé d'exister comme socialisme international basé sur la fraternité du prolétariat, réuni dans une même classe ayant à mener la lutte contre un seul ennemi, le capitalisme international. Le socialisme, s'il survit à ce cataclysme, se sera transformé: espérons qu'il aura dans sa forme nouvelle une influence plus décisive sur les destinées humaines que le socialisme de pure phrase, dans sa manifestation doctrinaire, de pure législation sociale, dans sa manifestation parlementaire et de pur syndicalisme, dans sa manifestation économique. On n'a pas besoin de se creuser la tête pour savoir ce que sera ce nouveau socialisme. Ce serait une vaine besogne; ce sont les événements et les faits qui se chargent de la parturition de la nouvelle société.»

«Le plus grand des socialistes, Auguste Bebel . . a, à ce qu'il me semble, mieux que quiconque compris le socialisme et le rôle qu'il pouvait jouer . . . Je me rappelle, il y a plusieurs années lorsqu'à l'occasion du Maroc, l'Allemagne allait déclarer la guerre à la France, il y avait une réunion du Bureau international à Bruxelles. Bebel se prononçait catégoriquement contre une action commune des socialistes pour empêcher la guerre, parce qu'il regardait cette action comme tout à fait inefficace. Les événements des derniers temps ont prouvé que Bebel avait raison contre Jaurès, qui croyait à la toute-puissance de l'idée socialiste. Je dois ajouter que Bebel avait aussi annoncé que si, demain, la guerre était déclarée en Allemagne, aujourd'hui tous les députés socialistes allemands seraient immédiatement arrêtés. Sur ce point Bebel s'est trompé. On a déclaré la guerre, et tous les socialistes allemands ont non seulement voté tous les crédits demandés par leur gouvernement, mais ils n'ont pas pensé un seul instant d'opposer la moindre résistance, et ils ont . . .» En cet endroit les considérations du docteur Welter sont brusquement interrompues. Il est une heure moins le quart (23.8), et la maison est vigoureusement secouée par l'effet des premières bombes que les Français viennent de jeter sur la gare de Luxembourg.

A la date du 25 août le Journal contient les passages suivants: « Des choses horribles doivent se passer à la frontière française et belge. Jour et nuit, sans discontinuer, nous entendons gronder le canon, et à chaque heure passent des trains bondés de blessés. Bien peu de blessés restent ici à Luxembourg. La plupart sont expédiés vers l'Allemagne. On parle aussi de prisonniers de guerre qui passent à la gare de Luxembourg. Je ne sais pas ce qu'il en est, mais on raconte que les Allemands sont peu aimables pour les pauvres malheureux.»

Le lecteur voudra se remémorer qu'à la suite de la bataille de Charleroi et de la chute de Namur (21-23 août) les Français procédèrent à la retraite de leurs troupes.

Le confrère du docteur Welter, Auguste Weber (v. fasc. XII, p. 341) lui apprend qu'il a à l'hôpital d'Eich «un assez grand nombre de blessés qu'il était allé prendre à Bascharage. Qu'il s'y trouvait aussi un officier français